

Atelier d'écriture du 18 juin 2016, animé par Ingrid Thobois

Sélection des textes écrits à partir de la sculpture (bronze) « La grande traversée » (chevaux de Camargue), de Jean-Marc Bodin

Pour voir l'œuvre, c'est ici : <http://www.animal-art-gallery-paris.com/sculpture/78-la-traversee-des-chevaux.html>

Pour en savoir plus sur l'artiste, c'est ici : http://www.animal-art-gallery-paris.com/17_bodin-jean-marc

Naissance des chevaux

La vie est une symphonie de Mahler, elle ne revient jamais en arrière, ne retombe jamais sur ses pieds. Le troupeau de chevaux marquait pourtant comme un retour après bien des errances et tribulations. Le dernier flot à traverser les remettait d'aplomb. L'un d'eux s'appelait sans doute Crin-Blanc, qui disparaît dans la mer à la fin du vieux film montré par grand-père, comme pour dramatiser la fin d'un jour de plage banal et gai. Ce flot épais, cette mare limoneuse, est-ce la mer ? Les pouliches et les étalons ouvrent et ferment la voie. Les poulains avancent sous cette protection, et en paient le prix. On réprimande l'enfant qui se libère de ses eaux dans son lit. Peut-être voulait-il juste donner à boire aux chevaux. Non les porter à une issue.

Quand il se réveilla dans la solitude, il lui fallut dresser le bilan d'un lit inondé. La race chevaline avait quitté la chambre, mais non tout à fait la *camera oscura* du cerveau infantin. C'étaient maintenant des impressions entre deux eaux. Un peu coupable de saleté. Un peu content de la compagnie des grands chevaux presque toute la nuit. Ces animaux symbolisaient à la fois la liberté et la servitude, en quoi ils rejoignaient la race humaine, lui ressemblaient. Surtout aux enfants. Il enleva les draps de son lit, les roula en boule, et les porta en bas dans le lave-linge familial. Le grand-père se contenta d'émettre un sifflement devant, disait-il, la qualité de jaune répandue sur le coton blanc. Il joua les esthètes pour mettre à l'aise le petit-fils.

Hugo

*

L'atelier

La vie est une symphonie de malheur (Mahler), elle ne revient jamais en arrière, elle ne retombe jamais sur ses pieds car il faut oser s'enfoncer dans l'eau immense...

Les premières cavales hésitent. Les pattes avant cherchent l'assurance du sol puis acceptent de le perdre. Elles s'engagent dans l'eau mouvante. Il faut traverser le fleuve. Ici, tout est sec, désert.

Il a vu ces cavales et l'eau en lui, a pris la terre à pleines mains, a fait l'eau tourbillonnante, puis, un à un, ses petits chevaux inachevés. Hésitation. Les a enfoncés dans ce plan de terre. N'a pu les garder intègres. Les pattes devaient disparaître, pour que les bêtes s'enfoncent dans l'eau. Les premières n'auraient plus que la tête et le dos émergeant des remous de terre.

Ventres doux. Pattes disparues.

Les dernières suivraient l'élan du groupe.

Et lui, où en est-il de son plongeon dans l'inconnu pour atteindre l'autre rive, celle où surgit ce que les cavales cherchent.

Nul horizon dans cette scène sculptée. Il ne sait ni d'où elles viennent ni où elles vont. Il sait juste qu'elles traversent, qu'elles se mettent en danger pour aller là où elles ne sont jamais allées, là où leur instinct les conduit.

La cavale de tête n'aura bientôt plus que la tête hors de l'eau et devra lutter contre le courant.

L'air est traversé de hennissements, du claquement des vagues. Au loin, sur la rive, piétinement de celles qui ne sont pas encore entrées dans l'eau.

Le feu a gagné la prairie. elles ont fui pour survivre.. Une fumée âcre recouvre le fleuve et affole les bêtes.

Lui, habite son rêve. Revient à la terre, souple, amie. Lissant de l'index la courbe d'une croupe ou souriant en posant la minuscule oreille dressée, en alerte. Les muscles des bêtes naissent d'un coup de pouce.

Avec la lame, il a coupé les pattes des chevaux. Petits tas de terre blessée sur la sellette, qu'il roule en boule dans un geste gêné, ôtant une à une les tiges d'armature qui les traversait. Il ne reste que le ventre lourd et doux des chevaux et cette masse d'eau tumultueuse qu'il a façonnée sur la planche.

Maintenant, il lui faut travailler l'eau sur les corps, l'eau fendue par les corps, l'eau qui submerge les corps.

Il coupe cette masse de terre pour arrêter la scène avant et après, comme on coupe le temps, comme on engage la mémoire, comme on tait les angoisses à venir.

Juste traverser.

Juste se lancer vers la rive qui sauve. Celle que la fournaise des incendies n'a pas encore dévastée.

Suspension.

Temps figé.

Scène immobilisée.

Les chevaux ne bougent plus.

L'eau ne bouge plus.

Il se pose, lui aussi.

Ouvre la fenêtre de l'atelier et regarde passer les oies sauvages.

Dans la galerie où il expose, il en a vue une naturalisée, perchée en haut d'une vitrine.

Un grincement alors s'est fait en lui comme le bruit de la mort quand la balle a touché le bel oiseau.

Claquement d'arme, dé clic.

Chasse.

Bête blessée, tuée.

Hommes, chasse à l'homme.

La guerre, là-bas, au pays.

Rien pour aérer son esprit.

Peut-être, fermer la fenêtre. Rentrer dans l'atelier. .

Il ne peut revenir en arrière.

Les chevaux ne retomberont pas sur leurs pieds puisqu'ils n'ont plus de pieds.

Pourquoi a-t-il choisi la terre, l'atelier, après ce long exode ?

Pourquoi ont-ils interrompu leur grand voyage autour du monde ?

Ce soir, il retrouvera Ingrid dans ses cahiers.

Lui a choisi la terre.

Elle, celle des mots.

La vie grince... belle, douloureuse.

Écouter la cinquième de Mahler et fermer les yeux pour que cesse le grincement de la mémoire, douleurs passées et bruits de guerre.

En parler à Hugo.

*

Sans retour

"La vie est une symphonie de Mahler. Elle ne revient jamais en arrière, ne retombe jamais sur ses pieds." (Mathias Enard)

Les pluies ont gonflé le fleuve. Il est temps de partir. Attendre ne serait pas prudent. Les plus jeunes s'impatientent, c'est la première fois. Les anciens hument l'air, le regard ouvert, les oreilles dressées, responsables du groupe, déterminés. L'eau coule épaisse, vive cependant. Les sabots touchent le fond sans s'y attarder, comme une mécanique bien rôdée. Les corps massifs bousculent la rivière d'une traversée rapide. Ils ne se retournent pas. Regarder droit devant. Avancer ensemble.

Par moment l'épaisseur boueuse de l'eau freine leur élan. Seraient-ils capables d'entraide si le courant emportait l'un d'eux?

Quand les premiers toucheront la rive, le sol ferme invitera à de nouveaux galops.

Je vois leurs crinières portées comme des étendards, vainqueurs d'un monde de liberté, rêve d'une course échevelée, porte claquée sur la peur et l'horizon qui s'offre, là-bas...

J.H

*

Traversées

La vie est une symphonie de Mahler : elle ne revient jamais en arrière, elle ne retombe jamais sur ses pieds. Comme cette eau haute qui gronde, chargée du courant des montagnes et du ciel.

Crue. Masse sombre des eaux, bleu pétrole, compacte et mouvante, écorchée de remous et d'écume. Matière. C'est mon élément maintenant, jusqu'à l'autre rive. Terrifiant et nécessaire, fascinant comme la mort ou comme la possibilité d'un miracle qu'on saurait accomplir. Traverser avant l'hiver.

Le vacarme est énorme : grondements, hurlements, frottements, roulements, sifflements... Rochers, troncs, corps charriés par le fleuve. Le vent, par rafales, qui racle nos cuirs.

Dans le chaos, soudain, des éclats d'une voix familière, autoritaire et tranquille: « Vous êtes prêts ? Vous me suivez, on y va ! »

Dans la rue, de l'autre côté de cette vitrine derrière laquelle nous nous débattons, mes congénères et moi, pour arracher nos peaux à un torrent de bronze dans lequel a souhaité nous couler un sculpteur animalier, une petite foule s'agite. Autour du GO, le troupeau, docile, va s'élancer pour une traversée sans long cours, juchés sur des *street-runners*, destriers mécaniques pour fins de semaine désœuvrées. Les casques loués sont appliqués sur des petites charlottes jetables pour éviter le partage des sueurs.

Au "Go" du GO, la troupe des pneumatiques s'ébranle en ordre et en silence ; sur ce tapis de caoutchouc, la vie se passe sans orage.

Laure